

# folklore

REVUE TRIMESTRIELLE  
PRINTEMPS 1957

86

## REVUE FOLKLORE

Directeur :

**J. CROS-MAYREVIEILLE**

Directeur du Musée Audois  
des Arts et Traditions Populaires

Domaine de Mayrevicille  
par Carcassonne

Secrétaire :

**René NELLI**

Conservateur du Musée des Beaux-Art  
de Carcassonne

Directeur du Laboratoire d'Ethnograph  
régionale de Toulouse

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne  
Abonnement : 100 fr. par an - Prix du numéro : 30 fr.

Adresser le montant au

“ Groupe Audois d'Études Folkloriques ”, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# “Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE*

---

**Tome XIII**

**20<sup>me</sup> Année — N° 1**

**PRINTEMPS 1957**

**Folklore (20<sup>me</sup> année - n° 1)**

**Printemps 1957**

---

**SOMMAIRE**

---

**Charles JOISTEN**

*Contes Folkloriques de l'Ariège*

---

# CONTES FOLKLORIQUES DE L'ARIÈGE

---

(QUATRIÈME SÉRIE)

---

XV

## Le gros Poisson <sup>(1)</sup>

---

Il y avait une fois un pêcheur qui ne vivait que de la pêche. Il faisait tout pour avoir des enfants et jamais il ne pouvait en avoir.

Alors, un beau jour, le pêcheur s'en va à la pêche comme d'habitude. Au premier coup de ligne, un gros poisson s'est pris au filet. Il a dit :

— Toi, poisson, tu es trop gros, reviens-t'en dans l'eau !

Il relança le poisson dans l'eau et s'en alla plus loin. Quand il fut à une vingtaine de mètres, il lança de nouveau son filet. Le même poisson s'attrapa au filet.

— Toi, poisson, il lui dit, tu es trop gros, reviens-t'en dans l'eau.

Et il relança le poisson dans l'eau. Il fit encore une vingtaine de mètres et il relança la ligne et le même poisson se prit. Alors il dit :

— Toi, poisson, tu es trop gros, reviens-t'en dans l'eau.

Alors le poisson lui dit :

— Non, il faut que tu me prennes ; et tu me feras cuire et tu me mangeras. Toi, tu mangeras la viande ; ta femme aura trois garçons qu'il n'y aura pas de différence, ils seront tous les trois pareils. Tu donneras les boyaux aux chiens ; la chienne fera trois chiens qu'ils seront tous pareils, et il y en aura un pour chacun de tes fils. La tête, tu la donneras à ton cheval ; la jument fera trois poulains qui seront tous les trois pareils ; il y en aura un pour chacun de tes fils. Et les os, tu iras les enterrer au jardin ; il y aura trois poiriers qui seront tous les trois pareils ; il y en aura un pour chacun de tes fils. Tes enfants pousseront vite, seront vite grands. Quand tes enfants partiront

---

(1) Aarne-Thompson type 303.

pour faire leur tour, tu surveilleras les poiriers. Tant qu'ils seront en vigueur, tes enfants seront en bonne santé. Le jour où tu verras que les poiriers flétrissent, c'est qu'ils seront malades ou morts. Alors tu iras à leur rencontre. Tu les baptiseras : le premier s'appellera Jean ; le second, Pierre ; le troisième, Serge.

Tout s'est passé comme le poisson l'avait dit. Quand les enfants furent un peu grands, le pêcheur leur dit :

— Voilà vos poulains : celui-là est à Jean, celui-là est à Pierre et celui-là est à Serge.

Il leur mit un petit ruban pour les reconnaître : le premier était blanc, le second bleu et l'autre rouge.

Il en fut de même des chiens ; il les marqua pareil, mit un collier autour du cou de chaque chien : blanc, bleu et rouge. Comme ça chacun reconnaissait le sien.

Le poirier au jardin en fut de même : trois chiffons faisaient la différence, blanc, bleu et rouge, et chacun avait le sien.

Le père était très pauvre ; il n'avait d'autre chose à donner à ses fils que ces trois choses que le poisson lui avait accordées. Alors il alla à la ville et pour récompenser ses enfants il leur acheta une épée à chacun.

— Voilà, mes enfants, ma richesse. Peut-être un jour cela peut vous servir.

Au bout de quelque temps, ses enfants étaient devenus de beaux garçons et le père avait toute la peine pour pouvoir nourrir cette belle famille, car il n'avait d'autre métier que pêcheur. Alors l'aîné, qui s'appelait Jean, il dit :

— Moi, je vais faire mon tour, je pars.

Il alla chercher son chien, son cheval et son épée et alla au jardin reconnaître son poirier. Il embrassa son père, sa mère et ses frères. Il leur dit :

— Au revoir. Vous surveillerez mon poirier ; tant qu'il sera vert je serai en bonne santé ; mais le jour où il flétrira, c'est que je serai malade ou qu'il me sera arrivé quelque chose. Vous viendrez à ma rencontre.

Et voilà qu'il partit. Il marcha. Quand il fut à la première ville qu'il arriva, il vit tout en deuil, des magasins fermés, les voiles aux fenêtres, rien n'était ouvert et défense d'entrer dans la ville. Lui qui ne savait pas de quoi il s'agissait, il entra et vit une grande demoiselle avec un voile noir qui était agenouillée auprès d'un Christ et qui priait le Bon Dieu. Jean s'approcha de la demoiselle et lui demanda ce qu'il y avait de si triste dans cette ville, que tout fût fermé et le voile partout !

— Monsieur, lui dit-elle, aujourd'hui, c'est le dernier jour de ma vie. Il y a une bête dans la montagne qu'il lui faut une jeune fille tous les ans. Moi, je suis la princesse et c'est mon tour ; voilà pourquoi la ville est en grand deuil.

— Voudriez-vous bien me dire l'endroit où la bête doit venir vous manger ?

— Oh ! monsieur, je ne puis vous le dire, elle vous mangerait vous-même, il y en a assez de moi.

— Est-ce que vous savez vous tenir à cheval ?

— Oh ! oui, monsieur, plusieurs fois j'y suis montée.

— Eh bien, vous allez monter sur mon cheval. Vous vous tiendrez bien à moi pour ne pas tomber et nous attendrons la bête quand elle descendra.

— Elle a sept têtes, lui dit la jeune fille ; vous savez, elle est féroce !

Alors, au bout d'une demi-heure qu'ils étaient au poste pour attendre la bête, on entend des hurlements formidables. On aurait dit que les arbres se coupaient, que les pierres descendaient, que le tonnerre grondait. Voilà qu'au bout de cinq minutes la Bête à sept têtes était là. Jean, en l'apercevant, dit à la jeune fille de bien se tenir. La bête allait se lancer sur la jeune fille, mais Jean commanda.

— Cheval Brise-fer et chien Court-comme-le-vent, mordez-la !

Alors quand la bête s'élança, le cheval se mit tout droit et le chien lui sauta dessus et le chevalier *avé* son épée lui coupa trois têtes à la fois. La bête, quand elle se vit blessée, elle se retourna, perdant son sang, et alla droit à la montagne.

Mais ne fut-elle pas arrivée, qu'elle en descendit plus furieuse que jamais. En l'apercevant, le chevalier commanda de nouveau son chien et son cheval.

— Cheval Brise-fer et chien Court-comme-le-vent, attrape-toi-la !

La seconde fois, Jean lui a coupé encore deux têtes. Il n'en restait plus que deux. Alors elle remonta à la montagne. On entendait les hurlements depuis la ville. Les gens se disaient :

— La pauvre petite, elle est mangée !

Voilà que pour la troisième fois la bête redescend de la montagne, plus folle que jamais. Et quand elle fut arrivée à l'endroit où était la jeune fille, elle allait se lancer sur elle, quand le chevalier commanda le cheval et le chien :

— Cheval Brise-fer et chien Court-comme-le-vent, attrapez-la !

Et quand elle fut là, il dit à la jeune fille de bien se tenir. Le cheval se leva droit. Quand la bête s'élança, avec deux coups de sabre, il coupa les deux autres têtes et la bête fut morte. Alors la jeune fille ne savait comment faire pour remercier le chevalier. Elle lui dit :

— Vous allez venir avec moi au château de mon père, parce qu'à la maison tout le monde doit me croire morte en ce moment-ci.

— Mademoiselle, je ne puis vous suivre pour le moment ; j'ai une mission à accomplir, mais je ne vous oublierai pas,

j'irai un jour vous voir. Vous me donnerez un souvenir pour que je puisse un jour me présenter chez vous.

Alors la jeune fille lui donna le plus beau foulard qu'elle avait au cou. Il le prit, coupa en sa présence les sept langues à la bête et les enveloppa dans le foulard et il partit en lui disant :

— Au revoir !

Mais quand la jeune fille eut fait un bon bout de chemin, avant d'arriver à la ville, en route elle rencontra sept charbonniers qui rentraient de la montagne. Ils lui demandèrent d'où elle venait. Elle répondit qu'une bête de la montagne était descendue pour la manger, qu'elle était la fille du roi et qu'un chevalier lui avait sauvé la vie, qu'il avait tué la bête.

— Eh bien, mademoiselle, si vous ne dites pas à votre père que c'est nous qui avons tué la bête, nous allons vous tuer vous-même ! Retournons où on a tué la bête.

Il fallut que la pauvre enfant rebrousse chemin pour sauver sa vie et chacun mit une tête sur son épaule au bout d'un bâton, pour montrer au roi que c'était bien eux qui l'avaient tuée.

Mais on ne regarda pas aux langues. Le roi, quand il aperçut sa fille et ces hommes si noirs, puisqu'ils étaient des charbonniers, il ne pouvait contenir sa joie. Il sonnait les cloches de la ville pour annoncer la délivrance de sa fille. Et bientôt la cour du château fut remplie de monde pour remercier ces charbonniers. Le roi alla chercher vingt kilos de savon pour les nettoyer, tellement ils étaient noirs. Mais la princesse n'était pas contente. Son père lui disait :

— Sois heureuse maintenant !

Elle n'osait dire à son père ce qui s'était passé. Le roi leur promit qu'ils resteraient au château toute leur vie et que l'un d'eux — on tirerait à la courte-paille — se marierait avec la princesse. Il a donné un grand repas. Alors tout le monde était en fête. Au bout de quelque temps, le roi dit à sa fille :

— Ma foi, ma fille, puisque les charbonniers t'ont sauvé la vie, tu vas en épouser un pour les remercier, celui que tu préféreras le plus.

Alors on arrêta le mariage. Et le chevalier était dans la ville pour voir ce qui se passait et il demandait des renseignements à des personnes pour voir ce que le roi en disait. On lui apprit que la fille du roi se mariait le samedi prochain et qu'alors la ville était en réjouissance. Le chevalier n'en dit rien ; il prit une chambre en ville, son chien, son cheval et son épée.

Et le jour de la noce, la princesse n'était point contente. Quand le mariage eut lieu, on se mit à table. Le chevalier commanda au chien d'aller chercher le morceau le plus joli qui était dans l'assiette de la princesse. Le chien, à toute hâte, traversa la cour où il y avait les soldats au garde-à-vous, alla

raire son service et repartit, et porta le morceau à son maître. Le roi, fou de voir qu'au mariage de sa fille un chien venait lui prendre ce qu'elle avait dans l'assiette, redoubla les soldats pour qu'ils tuent le chien et qu'il ne passe pas. Mais Jean dit au chien :

— Court-comme-le-vent, va chercher l'autre morceau de viande à l'assiette de la princesse !

Les soldats étaient au garde-à-vous, mais le chien passa qu'on n'eut le temps de le voir. Le roi fou, la princesse lui dit :

— Laisse le chien, papa, laisse-le, je n'ai pas faim.

— Ma fille, tu ne veux pas qu'un chien vienne te manger tout ce qu'on te met dans ton assiette pour le plus beau jour de ta vie.

Alors le roi redoubla encore son personnel et dit :

— Si vous ne tuez pas le chien, je vous mets en prison.

Et le chien rapporta encore le second morceau de viande à son patron. Et pour la troisième fois, le chevalier commanda au chien de rapporter le troisième morceau et le chien, d'un bond, traversa tout, la cour et tout, prit le morceau et l'emporta. Personne n'eut le temps de le tuer. Il porta le troisième morceau au chevalier. Mais le roi, furieux, se mit à la poursuite du chien. Il le vit entrer dans une maison. Quand il fut devant la porte, il demanda s'il n'y avait pas un chien ici :

— Où est-ce qu'il habite ?

— Vous l'avez au premier, lui dit la concierge.

Le chevalier l'attendait. Pan ! Pan !

— Entrez !

— C'est vous, monsieur, le propriétaire du chien ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, j'ai à vous dire que votre chien est un désagréable ; si vous ne le retenez pas, je le ferai tuer et je vous ferai mettre en prison.

— Ah ! vous mariez votre fille, aujourd'hui ?

— Ah ! oui, il y a sept charbonniers qui l'ont sauvée ; ils ont tué, à la montagne, une bête qui avait sept têtes et pour récompense j'ai donné sa main à un des charbonniers. Et les autres resteront au palais tant qu'ils vivront.

— Avez-vous vu, monsieur le roi, jamais de bête sans langue ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Les bêtes ont toutes une langue.

— Eh bien, celle-là elle n'en avait point, puisque c'est moi qui les ai !

— Montrez ! dit le roi.

Le chevalier alla droit à son manteau, prit le paquet et l'ouvrit sur la table. Le roi reconnut le foulard de sa fille et vit les sept langues.

— C'est moi qui ai tué la bête, monsieur, c'est moi et pas les charbonniers. C'est ce chien qui a sauvé votre fille, voici l'épée qui a tué la bête, mon roi, et voici le cheval que votre fille se tenait à moi le jour où la bête allait la manger !

— Filez, dit le roi ; emmenez votre cheval, emmenez votre chien, portez votre épée et venez avec moi en apportant les langues et le foulard.

Mais quand il fut près de la cour, les soldats crurent qu'il fallait tuer le chevalier et le chien. Ils se mirent en *jeu* (2). Mais le roi qui comprit, leva son chapeau et fit main basse. Les soldats comprirent. Quand ils furent en face du grand portail de l'entrée, il fit ouvrir toutes les portes pour laisser passer le chevalier et fit mettre les soldats au garde-à-vous. Il fit saluer le chevalier par tout l'état-major. Et alors il commande à un officier de tenir le cheval par la selle et le chien à côté du chevalier et de faire passage en deux rangs pour les laisser passer. Ils montèrent l'escalier. La princesse attendait le roi son père. Tout le monde était à table, manger et boire en grande joie.

Mais quand le chevalier rentra, la princesse se leva; elle alla droit au chevalier et l'embrassa ; elle dit :

— Voilà le chevalier qui m'a sauvé la vie et qui a tué la bête, et non les charbonniers.

Les charbonniers alors se virent perdus. Le roi prit les charbonniers et les fit enfermer. Et il donna la place au chevalier.

— Voilà, dit le roi, c'est vous qui allez épouser ma fille.

La princesse était de toute joie. Elle était heureuse d'avoir retrouvé celui qui l'avait sauvée et qu'elle aimait. Les noces eurent lieu. Il y eut un repas que rien ne manqua. Tout le monde était heureux. Tout le monde criait de joie. On admirait le chevalier, on admirait le cheval, on admirait le chien. Quand le repas fut terminé, on donna un grand bal. Alors la princesse et le chevalier sortirent en se promenant. Le jeune roi, qui était si bon, lançait de l'argent et des bonbons aux enfants. Bientôt, le bruit se répandit et le peuple fut très content d'avoir rencontré un nouveau prince si bon.

Le soir de la noce, quand l'heure fut venue, les deux époux s'en allèrent dormir. Voilà qu'aux coups de minuit, ils rentrent dans la chambre. La princesse se mit au lit. Le prince aussi, mais il laissa une jambe pendre hors du lit.

— Pourquoi ne vous mettez-vous pas dans le lit tout entier ? lui demanda la princesse.

— Que cela ne vous dérange ; dans mon pays, de trois nuits on ne met qu'une jambe dans le lit et la quatrième nuit on se met au lit comme il faut.

— Mon Dieu, dit-elle ; c'est une mode ridicule chez vous ; jamais je ne l'avais entendu dire

---

(2) Pour : en joue.

— Eh bien, trois nuits seront vite passées et tout sera comme d'habitude.

Ils passèrent une très bonne nuit. Et le lendemain matin, le chevalier fut le premier qui se leva. Il alla droit à une petite fenêtre qu'il y avait dans la chambre, pour faire sa toilette. Et quand il fut débarbouillé, il se frotta les yeux et vit de l'autre côté une grande maison. Alors, s'adressant à sa femme, il lui demanda :

— Qui habite cette grande maison ?

— Oh ! ne m'en parlez pas, lui dit la princesse ; de tous ceux qui y vont, il n'en revient aucun.

Alors lui ne dit plus rien et quand fut l'heure du déjeuner, il déjeuna et dit à la princesse qu'il allait faire un petit tour pour se faire connaître par le peuple et qu'il allait revenir bientôt, de ne point languir. Mais au lieu d'aller se promener, il alla droit à la maison. Il s'est dit :

— Tu verras bien ce qui se passe dans cette maison !

Il avait pris son cheval, son chien et son épée.

Le père, tous les jours, allait faire un tour au jardin et son poirier était de toute beauté.

— Notre fils est en bonne santé, disait-il à sa femme.

Voilà que Jean frappe à la porte de la maison. Il arrive une femme vieille, sale, déchirée, qu'elle faisait honte à voir. En l'apercevant, elle lui dit :

— Chevalier, si tu me donnes trois poils de ton cheval, trois poils de ton chien et trois cheveux de ta tête, tu seras le plus heureux des hommes.

— Tiens, il ne te faut que ça ?

Alors, il arracha trois cheveux de sa tête, trois du chien et trois du cheval. A l'instant même, tous furent morts : le cheval mort, le chien mort et le prince mort.

Le père, qui chaque jour allait au jardin, alla voir le poirier comme d'habitude. Et il vit toutes les feuilles sèches et l'arbre comme mort. Il accourut à la maison en disant :

— Venez voir, votre frère il lui est arrivé un malheur, il est mort ou malade à quelque endroit.

Pierre dit :

— Eh bien, moi je vais à sa rencontre. Ou nous mourrons tous les deux, ou nous reviendrons vivants.

Alors il partit. Il prit son chien, son cheval et son épée et il partit à la rencontre de son frère. A la première ville qu'il arriva, dès qu'on l'aperçut, tout le monde criait :

— Bonjour, prince !

Alors, il se dit :

— Ton frère doit être marié avec la fille du roi ; tu dois t'en aller droit au palais, tu verras ce qui s'y passe.

Il s'en alla droit au château et, en route, dans toutes les rues on le saluait.

— Bonjour, prince ! Bonjour, prince !

Quand il fut à la cour, tout le monde le salua en lui disant :

— Bonjour, prince !

On prit son cheval et la princesse, qui était au balcon, lui dit qu'il s'était un peu retardé. Alors il lui dit qu'il avait trouvé des amis, mais que demain, il ne se retarderait pas autant. On se mit à table et il fit comme s'il avait été son frère; et la princesse crut que c'était son mari. Quand ils eurent soupé, ils partirent dans la chambre et allèrent se coucher. La princesse dit alors :

— Je pense que tu ne feras pas comme hier soir ; tu mettras les deux jambes dans le lit.

Alors, il comprit que son frère avait couché *avé* la princesse. Il lui répond :

— La mode, chez moi, est de trois soirs ; il ne reste plus qu'un soir, après ça sera fini.

— Oh ! quelle triste mode que c'est chez vous !

Ils passèrent une bonne nuit et, le lendemain matin, il fit comme son frère : il se frotta les yeux et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est cette maison-là ? Qui y habite-t-il ?

— Mon Dieu, je te l'ai bien dit hier matin.

— Mon Dieu, je m'en rappelle plus.

— Je te l'ai dit, que tous ceux qui y étaient allés, ils n'en revenaient plus, qu'il y avait une vieille sorcière.

Alors il comprit. Il se dit :

— Ton frère doit être là.

Il avait hâte de déjeuner. Et quand il eut déjeuné, il dit à la princesse qu'il allait faire un petit tour, mais qu'il reviendrait bientôt.

— Hier, tu m'as dit que tu reviendrais bientôt et tu t'es retardé.

— Je te promets que je reviendrai vite. Il faut seulement que je me fasse connaître par le peuple.

Il partit de suite chez la sorcière avec son chien, son cheval et son épée. Quand il arrive là, il voit son frère mort, le cheval mort et le chien mort. Il frappe à la porte. La vieille sorcière sort en lui disant :

— Chevalier, donnez-moi trois cheveux de vous, trois poils de votre chien et trois poils de votre cheval et vous serez le plus heureux des hommes.

— Oh ! s'il ne te faut que ça, tiens !

Alors, il se sort trois cheveux, trois poils du cheval et trois poils du chien et les lui donna. De suite qu'elle les eut, tout fut mort : le cheval, l'homme et le chien.

Le père allait au jardin voir si les arbres étaient en bonne

santé. Il vit le second qui était flétri et les feuilles tombées. Il dit :

— Notre second frère est mort ou malade, il nous est arrivé un grand malheur.

Et le troisième dit :

— Je vais partir à la rencontre de mes frères. Ou nous reviendrons tous ou tous nous serons morts.

Et il partit *avé* le cheval, le chien et l'épée, à grand galop. Et quand il arriva dans la ville, comme ses frères, le peuple croyait que c'était le nouveau roi.

— Bonjour, sire ! Bonjour, sire ! Bonjour, sire !

Alors il se dit :

— Un de tes frères était marié avec la fille du roi. Va-t-en droit au palais, tu verras bien ce qui se passe.

Quand il fut au palais, la princesse était au balcon qui l'attendait avec impatience.

— Tous les jours tu pars ; tu me dis que tu vas revenir bientôt et tu restes longtemps.

— Ne t'en fais pas, je ne partirai plus sans toi maintenant. Demain je ferai encore une petite promenade et c'est fini.

Il comprit qu'un des frères était marié à la fille du roi. Le prince monta rejoindre la princesse qui l'embrassa. L'heure du souper arriva ; on fit le repas et puis les deux jeunes époux partirent à leur chambre pour aller se coucher. La princesse se déshabilla en disant à son mari :

— Tu as mis deux soirs la jambe, j'espère que ce soir tu les rentreras toutes les deux.

Alors le chevalier comprit bien.

— Je t'ai dit que la mode chez nous c'est de laisser une jambe hors du lit pendant trois nuits et que la quatrième c'était fini.

— C'est pas trop tôt, je pense que demain soir tu auras fini.

— Oui, demain ce sera terminé.

Ils s'endormirent. Mais le lendemain matin, le jeune homme avait hâte de se lever.

— Attends, lui dit-elle, c'est pas encore jour.

— Oh ! j'ai hâte de me lever, je peux pas dormir.

— Et où veux-tu aller ?

— Me promener, me faire connaître.

— Oh ! tu auras le temps, lui disait la princesse.

Enfin, il alla se débarbouiller à la fenêtre, comme d'habitude, comme ses frères. Et en voyant cette grande maison, il dit à sa femme :

— Mais qui habite-t-il dans cette maison ?

— Mon Dieu, mais je te l'ai bien dit que c'était une vieille

sorcière qui habitait là et que tous ceux qui y allaient, il n'en revenait aucun.

— Mon Dieu, je l'avais oublié ; je ne te le demanderai plus, ça m'était sorti de l'idée.

Mais quand ils eurent déjeuné, il n'attendit pas l'heure du dîner, car il avait hâte de partir retrouver ses frères. Alors il dit à sa femme :

— Je sors une demi-heure et je rentre ; je vais faire un peu de digestion.

— Reviens vite, car je languis trop sans toi.

Alors, il part et s'en va droit chez la sorcière. Quand il fut là, il vit ses deux frères morts, les deux chevaux morts, les deux chiens morts. Il tape à la porte. La vieille sorcière sort et lui dit :

— Oh ! joli chevalier, qu'est-ce que vous me voulez ? Donnez-moi trois cheveux de vous, trois poils du cheval et trois poils du chien et vous serez le plus heureux des hommes.

— Oui, dit-il, je vais de les donner.

Il leva l'épée et dit à la sorcière :

— Si tu ne rends pas la vie à mes frères, aux chevaux et aux chiens, je te coupe la tête.

Elle lui dit :

— Alors vous croyez que c'est moi ?

— Oui, lui dit-il, vous n'avez pas du temps à réfléchir.

— Attendez, Monsieur ; vous allez voir ; ne me touchez point.

Elle rentra dedans et alla chercher une petite bouteille.

— Mettez-en quelques gouttes sur chacun et vous allez voir qu'ils vont revenir en vie.

En effet ; il prend la bouteille, il en verse quelques gouttes sur ses deux frères, quelques gouttes sur les deux chevaux, quelques gouttes sur les deux chiens et tout fut droit en même temps.

— Mon Dieu, nous venons de faire un grand sommeil.

— Oui, répondit le dernier, vous avez fait un grand sommeil ; je viens de coucher avec la princesse, avec ta femme.

Alors, ils allaient se battre. Mais il leur dit ce qui en était. Et tous les trois s'embrassèrent et allèrent droit au château. Quand la princesse vit arriver trois chevaliers, trois chevaux et trois chiens, elle ne reconnut point son mari. Elle dit :

— Papa, je crois que l'ennemi vient nous prendre dans le château !

Et comme ils étaient tous les trois pareils, le mari rentra le premier. Il dit à sa femme en l'embrassant :

— Moi je suis ton mari et ça c'est mes deux frères. Voilà ton chien et voilà ton cheval.

Alors, ils firent un grand repas. Le père, qui allait tous les jours au jardin, vit les poiriers en bonne santé. Les deux frères rentrèrent chez eux. Et le roi et la reine vécurent très heureux.

Le roi fit faire un bûcher et fit brûler les charbonniers et la sorcière. Et tout le monde fut heureux et les parents encore plus. Il eurent trois enfants qui furent leur bonheur.

C'est fini.

*(Conté en octobre 1953 par Angèle Canal, 70 ans, cultivatrice, Saint-Paul-de-Jarrat.)*

---

XVI

**Le Conte de Marie-Rose** <sup>(3)</sup>

---

Il y avait une fois une petite fille qui avait perdu sa maman. Elle était si mignonne que le papa en était désolé, parce que la mère était une très bonne personne, elle était très brave pour elle et pour son mari. Alors, il a été très malheureux. Elle lui avait dit, avant de mourir :

— Soigne bien la petite, parce que moi je vais partir, et la petite te soignera bien à toi.

En effet, le père perdit sa femme, mais il aimait beaucoup la petite Marie-Rose. Alors la petite était toujours après son papa et son papa la gâtait toujours et il se consolait avec la petite.

Un beau jour, une voisine avait pris la petite à part et lui avait dit :

— Ma petite Marie-Rose, il te faut dire à ton papa qu'il se marie avec moi ; je t'achèterai beaucoup de choses, tu verras comme tu seras mignonne.

Alors la petite, quand le père est arrivé le soir, elle lui a fait la commission :

— Papa, la voisine m'a dit qu'il fallait que tu te maries avec elle, qu'elle me gâterait bien, m'aimerait bien et que je serais bien heureuse et qu'elle remplacera ma maman.

Le papa lui dit :

— Pauvre petite, elle le dit bien, mais peut-être qu'elle te rendra bien malheureuse.

Le lendemain, quand le père fut en travail, la voisine alla

---

(3) Aarne-Thompson, type 706.

chez la petite en lui demandant si elle avait fait la commission à son papa. La petite lui dit que oui.

— Et alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ton papa ?

— Il m'a dit que tout ce que vous dites vous ne le ferez pas.

Alors la voisine lui dit :

— Tu le lui rediras demain, que je la remplacerai ta maman, que jé te soignerai bien, que tu seras bien contente de m'avoir.

Et le papa, tout le temps lui disait :

— Ma petite, n'y songe pas, cette femme ne fera pas ce qu'elle te dit.

Alors, tous les jours, quand le père était parti, la voisine allait voir la petite. Au bout d'un certain temps, le père fatigué de toujours avoir la voisine et sa petite après, il lui dit :

— Puisque ça te fait plaisir, je vais me marier avec la voisine, mais tu ne viendras pas après te plaindre d'elle.

Marie-Rose elle avait très bon cœur. Quand son père était parti, les pauvres venaient, elle leur faisait l'aumône, elle leur donnait un morceau de pain. Mais quand le père fut marié, les pauvres revenaient et Marie-Rose leur donnait en cachette un morceau de pain. Un jour, la marâtre s'en est aperçue et quand le père arriva ce fut une grande dispute contre la petite. Elle disait que la petite allait les ruiner, qu'elle donnait tout le pain aux pauvres. Alors le père gronda la petite en disant qu'il ne fallait pas qu'elle donne le pain. Et les pauvres bientôt surent que la méchante femme faisait battre l'enfant. Ils venaient bien moins lui rendre visite.

Un jour que le père était parti, un pauvre revint. La petite comme d'habitude, alla lui chercher un morceau de pain. La marâtre s'en aperçut, elle la gronda et la frappa. Et le soir, elle ne manqua pas de le dire à son père. Alors le père la gronda et la frappa. La petite répondit qu'elle leur donnait des fleurs et non du pain. Alors tous les jours, tous les jours, cette femme était contre la petite en disant qu'elle donnait tout le pain aux pauvres.

Un jour, le père il a fait semblant d'aller au travail et il se cacha pour surveiller la petite. Et au moment où le pauvre rentra, la petite lui portait son morceau de pain comme d'habitude, le père sortit et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu portes là ?

— Mon père, voyez, je lui donne des fleurs.

Et aux yeux du pauvre c'était du pain et aux yeux du père c'était des fleurs (4). Et le soir il dit à sa femme :

---

(4) Cf. Gaston Maugard, *Le Conte de Sainte-Germaine*, « Folklore » n°67, pp. 23-28.

— Tu vois, tu as grondé la petite en disant qu'elle donnait du pain aux pauvres et c'était des fleurs, je m'en suis bien rendu compte.

Alors sa femme lui dit :

— Oui, oui, c'est du pain qu'elle donne aux pauvres.

Et tous les jours, tous les jours c'était pareil ; on battait la petite, on la privait de souper, on lui faisait les pires misères. Ça a duré très longtemps.

Alors, un soir, le père, las, a dit à Marie-Rose :

— Nous allons aller à la forêt, nous allons cueillir un fagot de bois.

Il voulait la perdre. A la tombée de la nuit, quand ils furent au bois, le père dit :

— Je vais chercher une grosse branche pour mettre au fagot et je vais revenir te prendre pour partir.

Mais la petite avait entendu la conversation de son papa avec sa marâtre, elle se doutait qu'ils voulaient la perdre. Mais en s'en allant elle avait pris une poignée de haricots et de temps en temps elle en laissait tomber un.

Le père partit. La petite attendit un grand moment et, quand elle a vu que son père ne revenait pas, la petite s'est mise en route. Au bout d'un moment, elle a trouvé un haricot et puis un autre... Elle s'est dit :

— Ça, c'est le chemin qu'on est venu avec mon père.

Elle repartit à la maison et quand elle arriva, il faisait déjà très nuit, elle n'osait pas frapper. Elle s'en alla en bas, se cacher, au lieu de monter à la cuisine. Alors elle entendit la conversation de ses parents ; ils étaient en train de souper. Le père disait :

— Tu vois, il y en avait bien pour elle du manger, peut-être qu'elle est morte de froid, elle aurait bien pu rester.

Alors la marâtre lui répond :

— Encore tu la plains ! Va donc te la chercher pour finir le dîner !

La petite qui était en bas lui répond :

— Papa, je suis là !

Alors elle monte, elle soupe des restes qu'il y avait ; elle avait une faim de loup. Puis elle va se coucher. Mais la marâtre, de la nuit, ne cessa de gronder son mari. Il lui dit :

— T'en fais pas, demain soir j'irai la perdre pour de bon, elle ne reviendra pas (5).

Le lendemain soir de bonne heure, le père prit une faucille et il dit à la petite :

---

(5) Ce motif appartient au type 327 (**Le Petit Poucet** ou **Les Enfants perdus dans la Forêt**). Cf. la version de Perrault.

— Nous allons chercher un fagot de bois à la montagne.

Et ils partirent tous les deux. Quand ils furent au bois, le père fit semblant de chercher du bois mort. Et à la tombée de la nuit, il trouva un beau rosier avec des fleurs blanches.

— Viens, ma petite, toi qui aimes tant les fleurs, viens faire un bouquet de roses.

Alors la petite leva la main pour cueillir une rose. Mais le père lui dit :

— Lève-les toutes les deux, que tu les ramasseras plus vite.

Et c'est au moment où la petite leva les mains pour prendre les fleurs que le père lui coupa les deux mains *avé* la faucille. L'enfant s'est évanouie et le père s'est enfui. En arrivant, il dit à sa femme :

— La petite ne reviendra plus maintenant, tu n'auras plus à la gronder, elle est morte.

Mais l'enfant, au bout d'un moment, elle revient à elle et se lécha les poignets, puis elle dit :

— Mon père, que belle épine blanche se vous mette dans le genou, ni qu'aucun docteur ni guérisseur ne puisse vous l'enlever, rien que mes mains !

Alors elle vit un tronc d'arbre ; elle s'est cachée dans le tronc creux pour se préserver des bêtes sauvages ; et là, elle se léchait toujours les poignets et elle vivait de ce sang qui sortait de ses poignets. Et au bout de quelque temps, les poignets se cicatrisèrent. Elle était moins malheureuse, mais elle n'avait rien à manger.

Alors le roi, un jour, allait à la chasse dans la forêt et le chien sentit cette petite et elle le caressa. Il alla lui lécher les poignets. Et le lendemain, quand le roi partit à la chasse, la bonne donna le dîner au chien comme d'habitude. Mais le chien prit le manger, il en fit une grosse gorgée, tant qu'il put, et partit au devant. Il alla ravitailler la pauvre enfant. De sa bouche, la petite le prenait à la bouche du chien et se nourrissait. Cela dura longtemps. Le chien ne mangeait presque rien. Il donnait son dîner à la petite. Et avant de repartir, le chien avait toujours bien soin de lui lécher les mains.

Un beau jour, le roi remarqua que le chien maigrissait et dit à sa bonne :

— J'ai remarqué que depuis quelque temps le chien maigrissait bien ; est-ce que vous ne donnez pas la même ration au chien ?

— Sire, je donne toujours comme d'habitude. Mais j'ai remarqué que le chien, depuis quelque temps, faisait une grande gorgée de la nourriture et qu'il partait.

— Eh bien, demain, vous ne donnerez rien au chien jusqu'à ce que je sois prêt, que je vous le dise, je veux le suivre.

En effet, le lendemain, quand le roi fut prêt, il dit à sa bonne :

— Donnez le manger au chien.

Alors la bonne donna le manger au chien. Il en mangea un peu et le reste, il le mit dans la bouche et l'emporta. Le roi se mit après le chien pour voir où il allait. Quand il fut dans la forêt, il vit un moment que le chien s'arrêtait. Alors le roi lentement s'avança pour voir ce que faisait le chien.

Il s'approcha et vit une petite de toute beauté ; mais elle avait ses vêtements à moitié pourris. En voyant le roi, elle se mit à pleurer de honte. Le roi la consola de son mieux. Et, en même temps, il enlève son grand manteau et la couvre de son mieux en lui disant :

— Je vous emmène chez moi. Un jour vous serez ma femme.

Alors elle dit :

— Non, je vous remercie sincèrement, monsieur le roi ; mais voyez, à l'état où je suis je ne peux accepter votre offre.

Alors le roi lui dit :

— J'en ai pour vous et pour vous faire servir.

Et il l'emporta. Quand il arriva au château, il montra ce qu'il portait à sa mère et sa mère le gronda durement :

— Qu'est-ce que tu veux faire de cette jeune fille sans mains ? Rapporte-la où elle était !

— Ma mère, que tu le veuilles ou que tu le veuilles pas, je veux épouser cette demoiselle. J'ai des femmes de chambre et des couturiers pour la faire soigner.

Il envoya chercher un couturier en ville pour faire habiller Marie-Rose et quand elle fut habillée elle était de toute beauté.

Voilà qu'ils se marient. Mais la mère du roi elle était d'une colère ! Elle ne l'aimait pas. Et le roi la comblait de bonheur.

Malheureusement une guerre éclata et au bout de quelque temps il fallut qu'il la quitte pour aller rejoindre son armée. En partant, le roi recommanda à sa mère et à ses domestiques de bien prendre soin de sa femme.

Mais la mère méchante elle faisait tout pour éviter de lui faire plaisir. Le roi écrivait toujours à sa mère de bien la soigner et de bien la traiter. Mais la mauvaise reine jamais ne lui donnait des nouvelles de son fils. Et Rose elle en souffrait beaucoup.

Voilà qu'un jour elle eut un enfant, un petit garçon bien beau. Quand elle reprit connaissance, la reine lui dit que son fils avait écrit qu'il ne voulait plus d'elle ni de son fils au château. Alors la pauvre petite, quand elle fut remise, elle dit à la reine de lui faire faire une hotte pour mettre son enfant et qu'elle partirait mendier dans le monde. Un beau jour, la hotte fut prête et elle y fit mettre deux courroies pour attacher l'enfant, qu'il soit en sûreté. Elle partit ; et depuis la hotte elle donnait le sein à son petit.

La mère du roi a écrit à son fils qu'elle était morte en

accouchant. Alors le roi écrivit de faire un bel enterrement et que tout le village y assiste. Elle fit faire un cercueil et le remplit de chiffons et de pierres en disant que personne ne pouvait la voir parce qu'elle sentait trop.

La pauvre Marie-Rose elle s'en alla et quand elle fut loin, loin, elle avait chaud, elle avait soif. Elle vit une petite source. Alors elle se dit :

— Si je me baisse, je noie mon enfant ; si je ne bois pas, je meurs de soif.

Et elle se mit à pleurer ; elle dit :

— Jésus, mon Dieu, si je bois je noie mon enfant, si je ne bois pas je meurs de soif !

Elle l'a dit quatre fois. En ce temps-là, il y avait les apôtres qui faisaient leur tournée. Et Saint Pierre et Saint Paul entendirent les plaintes de cette femme. Ils appelèrent le Bon Dieu :

— Jésus, mon père, entendez ce que cette femme dit !

Et le Bon Dieu leur dit :

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a dit quatre fois : « Jésus, mon Dieu, si je bois je noie mon enfant, si je ne bois pas je meurs de soif. »

— Allez donc lui donner à boire, leur dit le Bon Dieu.

Et Saint Pierre tout doucement dit à Marie-Rose :

— Puisqu'il vous a donné à boire, demandez-lui qu'il vous rende les mains pour vous secourir vous et votre enfant.

Alors elle se mit à dire quatre fois :

— Jésus, mon Dieu, veuillez me rendre les menottes pour que je puisse secourir mon enfant.

Et le Bon Dieu commanda à Saint Pierre et à Saint Paul d'aller lui chercher deux petits bâtons. Il demanda à Saint Pierre son couteau, il prit les bâtons, les aiguisa, les planta dans chaque poignet de Rose et y souffla dessus. Dès que le Bon Dieu eut soufflé, elle eut ses deux mains pour soigner son enfant. Saint Pierre tout doucement lui a dit :

Maintenant que le Bon Dieu vous a rendu les mains et vous a donné à boire, demandez-lui qu'il vous fasse une petite cabane pour vous et votre enfant.

Alors Rose se mit à dire quatre fois :

— Seigneur, mon Dieu, faites-moi une cabane pour m'abriter moi et mon enfant.

Et Saint Pierre demanda au Bon Dieu :

— Seigneur, vous entendez ce que dit cette femme ?

— Et qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit que vous lui fassiez une cabane pour s'abriter elle et son enfant.

Et le Bon Dieu commanda aux apôtres d'aller chercher quatre grosses pierres et de les placer à distance. Quand elles furent placées, le Bon Dieu les fit mettre un peu plus loin que les apôtres les avaient mises ; il les bénit avec sa main et y souffla. Il y eut une maison des plus belles ! Alors Saint Pierre lui dit doucement :

— Demandez au Bon Dieu qu'il vous donne de quoi manger pour vous et votre enfant, maintenant que vous avez tout.

Alors Marie-Rose lui demanda :

— Jésus, mon Dieu, vous m'avez rendu les mains, vous m'avez rendu la maison, donnez-moi de quoi me nourrir moi et mon enfant.

Saint Pierre lui dit :

— Entendez-vous ce que dit cette pauvre femme ?

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Que vous lui avez accordé tout ce qu'elle vous a demandé et qu'elle vous demande de lui donner de quoi manger pour elle et pour son enfant.

Alors le Bon Dieu lui dit :

— Vous aurez toujours la table mise, mais n'ouvrez jamais à personne avant qu'on vous dise trois fois : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir ».

La guerre dura sept ans. Le petit avait sept ans. Et un beau jour, le roi, quand il rentra de la guerre, il passa par ce chemin et il n'avait jamais vu de maison par là.

— Tiens, on a construit, se dit-il.

Et c'était nuit.

— Qui sait si on te donnera l'hospitalité ? Je serai reposé demain pour arriver au château.

Il était très fatigué, il s'en revenait à pied. Il frappa à la porte. Personne ne répondit. La maman et le petit Joseph étaient au coin du feu. La maman racontait à son petit que le papa était à la guerre, qu'il ne leur avait pas écrit, qu'il ne les aimait pas, qu'il était mort peut-être et que le Bon Dieu lui avait dit de n'ouvrir à personne avant qu'on dise : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir. »

La mère racontait ça à l'enfant. Le père il avait frappé et personne ne répondait. Alors il avait dit quatre fois :

— Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir.

Le petit a entendu frapper, il a dit à sa mère :

— Papa a frappé et il a dit quatre fois : « Jésus, mon Dieu, venez m'ouvrir ». Le Bon Dieu te l'avait dit trois fois, papa l'a dit quatre fois.

Ils font entrer le soldat et il leur dit qu'il avait faim et qu'il était très fatigué. On le fait souper et, quand il eut soupé, il se mit au coin du feu. Il faisait semblant de dormir pour entendre la conversation de la mère et de l'enfant. Il faisait

voir qu'il ronflait et que son chapeau allait tomber. Le petit disait à sa mère :

— Maman, la casquette de papa qui va tomber au feu.

Alors le père s'est relevé et il a demandé :

— Qu'est-ce qu'il dit, le petit ?

— Monsieur, lui dit Marie-Rose, n'y faites pas attention, il n'en a point de père le petit, il ne sait pas ce qu'il dit.

— Et comment vous vous trouvez ici, Madame ? Je vois une maison toute neuve, bien arrangée, et à mon départ, quand je suis parti à la guerre, il y en avait point; et maintenant, j'ai remarqué que ça a bien changé. Comment ça se fait, madame, que vous ayez bâti une maison ici ?

Et en même temps, le soldat regardait sa femme et il se disait :

— C'est bien elle, et pourtant ta femme n'avait point de mains !

Marie-Rose lui dit :

— Monsieur, je suis ici, c'est le Bon Dieu qui m'y a mise. J'ai été très malheureuse. J'avais une marâtre et elle ne m'aimait pas.

Alors elle lui raconte son histoire.

— Mon père est allé me perdre à la montagne et il m'a dit : « Tiens, petite, lève les mains pour cueillir des roses, toi qui les aimes tant ! » Il y avait un rosier de petites roses blanches. Et à ce moment, mon père profita de me couper les mains.

Et lui la laissa dire ; il comprend maintenant que c'est sa femme. Elle lui dit :

— Le roi venait à la chasse et le chien me ravitaillait. Un beau jour, le roi s'est aperçu que le chien maigrissait et il a voulu se rendre compte. Il a suivi le chien et il s'arrêta au moment où il m'apportait à manger. J'étais dans un état lamentable. Alors, quand il me vit, il fut tellement touché, il sortit son manteau et m'enveloppa et m'emporta chez lui au château. Dans quelque temps, nous nous mariâmes. Voilà que la guerre se déclara. Je me trouvai enceinte du petit Joseph, de l'enfant que vous voyez. J'ai tout supporté en attendant d'avoir mon enfant. Ma belle-mère ne pouvait pas me sentir ; elle me faisait les mille misères et je n'ai plus eu de nouvelles de mon mari. Elle me disait toujours que mon mari ne m'aimait plus et qu'il ne pouvait plus me voir.

Quand le roi eut entendu tous ses malheurs, il lui dit :

— Avez-vous l'alliance de votre mariage ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous aller me la chercher, je vous la rendrai, madame.

Alors Marie-Rose ouvrit l'armoire et prit le coffret que son mari lui avait offert.

— Voilà, monsieur, elle lui dit.

Elle ouvre le coffret, elle lui donne la bague. Le roi la mit au doigt et ça n'en fut plus qu'une avec celle qu'il avait déjà au doigt. Le roi lui dit :

— Tu es ma femme, tu es Marie-Rose !

Alors, il se mit à genoux et l'embrassa et embrassa le petit. Quand elle a vu que les bagues s'étaient collées, elle a reconnu son mari. Alors ils s'embrassèrent et furent heureux. Et le roi demanda à sa femme pourquoi elle était ici et comment ça se faisait qu'elle avait ses mains. Marie-Rose lui raconta ce qui s'était passé ; puis elle lui dit :

— Je voudrais soulager mon père qui depuis le jour où il m'a coupé les menottes a une épine blanche dans le genou et qui est obligé de rester au lit.

Tous les médecins des environs y étaient allés, mais aucun n'avait pu la lui enlever.

Elle dit au roi de garder l'enfant jusqu'à son retour et elle partit, habillée en docteur. On ne la reconnaissait pas. Alors elle frappa à la porte. Sa marâtre lui ouvrit :

— Madame, j'ai appris que vous aviez un malade qu'il y a très longtemps qu'il souffre. Voudriez-vous me le laisser voir ? Peut-être que je pourrai le soulager.

— Vous n'en ferez pas plus que les autres. Tous les docteurs sont venus, aucun n'a pu le guérir.

— Oh ! madame, si je ne lui fais pas du bien, je ne lui ferai pas du mal, on va toujours essayer. Madame, donnez-moi une épingle.

Et elle alla au lit du malade.

— Voyons, monsieur, montrez-moi votre genou, que je puisse vous soulager.

Elle ne fit que prendre le genou et mettre l'aiguille au genou, que l'épine sortit. Alors il montra l'épine à sa femme.

— Voyez que je l'ai guéri. Mon père, lui dit-elle, vous vous rappelez le jour que vous m'avez coupé les mains dans le bois, je vous avais dit : « Que belle épine blanche se vous mette au genou et que docteur ni personne dans le monde ne puisse vous la sortir, rien que mes menottes ».

Et le père, quand il a entendu que c'était sa fille qui l'avait guéri, il s'est évanoui, il est mort de suite. Alors la vieille marâtre disait qu'elle avait tué son mari. Mais un docteur du village accourut en toute hâte et constata qu'il était mort d'émotion.

Marie-Rose repartit chez elle. Le roi l'attendait avec son fils Joseph. Elle lui raconta ce qui venait de se passer, et tous les trois partirent au château. Sa femme resta cachée avec le petit et lui rentra et demanda à sa mère où était sa femme. Elle lui dit qu'elle était partie un beau jour et qu'elle ne savait pas où elle était.

Alors le roi fit entrer sa femme et son enfant et les mit en face de sa mère. Et sa mère elle se mit à genoux devant sa

belle-fille pour lui demander pardon. Le roi fâché de tant de méchancetés qu'on avait faites à sa femme, fit faire un bûcher et brûla sa mère et la marâtre de Marie-Rose.

Et le roi *avé* sa femme et son fils, une fois dans le château et une fois dans la maison du Bon Dieu, ils passent leur temps heureux.

(Conté en octobre 1953 par Angèle Canal, 70 ans, cultivatrice, Saint-Paul-de-Jarrat.)

---

XVII

**La Princesse d'Angleterre** <sup>(6)</sup>

---

Une fois, il y avait une jeune fille qui avait eu un garçon. Et voilà que ses parents n'étaient pas très contents de cette chose. Et l'ourse elle alla voler cet enfant à cette chaumière et elle l'a nourri de son lait.

Cet enfant est devenu énorme. Pendant que l'ourse était dehors, le petit s'essayait à soulever la pierre qui bouchait l'entrée de la caverne. Mais il n'y arrivait pas.

Alors, un jour qu'il était devenu très fort, il a pu la soulever et il est parti faire un tour. En chemin, il trouve un camarade. Il lui dit :

— Vous me semblez bien fort !

L'autre lui répond :

— Eh ! Oui, j'ai le don de retourner les montagnes.

Ils s'en vont tous les deux. En chemin, ils trouvent encore un autre camarade. Ils lui disent :

— Tu sembles bien fort, camarade.

— Eh ! oui, j'ai le don de plier les chênes aussi gros qu'ils soient pour en faire un lien.

Jean de l'Ourse lui dit :

— Viens avec nous.

Et ils s'en vont tous les trois : Jean de l'Ourse, Retourne-Montagne et Plie-Chêne. Ils voient un château. Alors ils demandent à des gens qui n'étaient pas très loin :

— Qui habite ce château ?

---

(6) Version appauvrie du T. 301 B (Jean de l'Ours).

Les gens du village leur disent :

— Oh ! ce château, il n'y faut pas aller, car ceux qui y rentrent n'en sortent plus jamais.

Jean de l'Ourse, qui était le plus fort de tous, il a dit :

— Allons-y quand même !

Quand ils ont été dans le château, ils trouvent la table mise, rien n'y manquait. Ils soupent bien. Quand ils ont soupé, ils regardent, ils trouvent une chambre pour chacun. Ils se couchent.

Le lendemain matin, ils trouvent le déjeuner tout prêt et un fusil pour chacun, pour aller à la chasse, naturellement. Alors ils déjeunent et Jean de l'Ourse décide que l'un ferait le dîner et que les autres deux partiraient à la chasse.

C'est Retourne-Montagne qui reste pour faire le dîner. Au bout d'un moment, il arrive un homme qui lui dit :

— Qui vous a commandé ici ?

L'autre lui dit :

— Nous sommes trois, nous sommes en voyage, nous sommes rentrés.

Alors le patron lui fiche une belle rouste et Retourne-Montagne a été obligé de se coucher presque mort. Quand les autres arrivent, ils lui demandent ce qui s'est passé. Lui ne veut pas le dire, il dit qu'il est malade. Les autres dînent.

Et le lendemain matin, ça a été le tour de Plie-Chêne à faire le dîner. Alors il lui arrive la même chose qu'à l'autre. Il a reçu une rouste et il a été obligé d'aller se coucher.

Le troisième jour, ils sont allés à la chasse et Jean de l'Ourse est resté à faire le dîner. Alors, pardi ! l'homme est arrivé ; il lui dit comme aux autres :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Jean de l'Ourse lui dit :

— Et toi, qu'est-ce que tu viens faire ?

L'homme lui dit :

— Je suis chez moi !

Et l'autre lui répond :

— Et moi aussi !

Alors, pardi ! il veut lui fiche une rouste comme aux autres. Mais c'est que Jean de l'Ourse l'attrape, il trouve une canne et lui fiche une rouste. Il le fait passer par le trou de l'évier. Il passe, pensez s'il était aplati ! Et Jean de l'Ourse le voit qui s'en va au milieu d'un pré, il trouve un trou et s'y enfonce dedans. Jean de l'Ourse lui dit :

— Après dîner, on viendra te trouver.

Naturellement, il s'en revient au château. Il a préparé le dîner et, quand les autres sont arrivés, rien ne manquait. Ils

se sont étonnés de le trouver comme ça. Jean de l'Ourse leur a dit :

— Et c'est cet homme qui vous a fait peur ?

Les autres n'ont su que dire.

— Nous allons dîner et après dîner nous irons le trouver, je sais où il est.

Alors, après dîner, il s'en vont. Ils ont ouvert le trou et ils ont vu que c'était profond. Ils se sont munis d'une comporte et d'une clochette, et Retourne-Montagne commence à descendre. Il avait dit de le remonter quand il sonnerait la clochette. Alors, il a eu peur, il a sonné la cloche et on l'a remonté ; il n'est pas arrivé au fond.

Alors, c'est l'autre qui est descendu, Plie-Chêne. Et il a sonné la clochette, il a eu peur. On l'a remonté. Et Jean de l'Ourse a dit :

— Je vais descendre, moi.

Il descend. Celui-là va jusqu'au fond du puits. Quand il est au fond du puits, il trouve une vieille sorcière au coin d'un feu. Jean de l'Ourse lui dit :

— Où est ton fils ?

Elle lui dit :

— Tu le sais bien, que tu as failli le tuer, il est au lit !

Ça c'était la mère.

— Je veux le voir.

Et il va le trouver. Il lui dit :

— Comment ça va ?

— Oh ! tu as failli me tuer.

— Si tu ne veux pas que je te tue tout à fait, il faut que tu m'enseignes tout ce qu'il y a ici, tous les trésors.

L'autre lui dit :

— Tu trouveras dans la chambre deux comportes pleines d'or et deux d'argent.

Alors, pardi ! il se met en mesure de sonner la clochette et de faire remonter la comporte avec des cordes. Il était descendu avec des cordes ! Il a fallu faire quatre voyages, deux pour l'or, deux pour l'argent. Jean de l'Ourse revient près du malade.

— Il faut que tu m'enseignes tout ce qu'il y a ici, autrement je te tue !

Alors le fils de la sorcière lui dit :

— Dans une chambre, il y a sept ans qu'il y a une princesse.

Alors il va la chercher et lui dit qu'il voulait la délivrer. La princesse était bien contente, vous savez. Avant de se mettre dans la comporte, pour remonter, la princesse lui donne un mouchoir où il y avait son nom et le nom de son père brodés.

C'était la princesse d'Angleterre. Voilà qu'elle remonte à la surface.

Au lieu de remonter Jean de l'Ourse, les deux autres n'ont pas redescendu la comporte. Quand il a vu que la comporte ne redescendait pas, il est revenu trouver la vieille, il lui dit :

— Il faut que tu me dises comment faisait ton fils pour monter autrement je te tue.

— Eh bien, je m'en vais te le dire. Il y a un corbeau, là ; tu y monteras dessus et toutes les fois qu'il fera « couac », prends un bœuf et donne-lui un morceau de viande.

Il fait ce qu la vieille lui a dit. Mais quand il est arrivé au bord du trou, il n'avait plus de viande. Il attrape le couteau et s'en coupe un morceau à la fesse pour donner au corbeau. Alors le corbeau l'a sorti.

Il trouve les autres deux qui se disputaient la princesse, à qui l'aurait. L'or et l'argent étaient déjà partagés. Il leur dit :

— C'est comme ça que vous faites ?

La princesse lui dit :

— C'est vous qui m'avez délivrée, c'est avec vous que je veux me marier.

Et alors Jean de l'Ourse te les attrape tous les deux et te les remet dans le trou. Et lui s'en va avec la princesse. Ils vont trouver le roi d'Angleterre. Ils ont fait une belle noce et ils ont oublié de m'inviter.

*Tric trac,*

*Moun counté es acabat !*

*(Conté en octobre 1953 par Veuve Ephrasie Rouzaud, 70 ans, cultivatrice, Nalzen, canton de Lavelanet.)*

---

## XVIII

### Le Conte des Chèvres (7)

---

Une fois, y avait un monsieur et une dame qu'ils avaient trois filles et un chat dans la maison. Le monsieur, il tenait bien aux chèvres ; il en avait un grand troupeau.

Un jour, il dit à sa fille aînée, qu'elle s'appelait Marie :

— Marie, tu iras garder les chèvres et tâche de les faire bien manger.

---

(7) Aarne-Thompson type 212.

La fille part avec ses chèvres. Elle les amène tout près de la rivière, au milieu du gravier. Les chèvres n'ont pas pu manger. Elles se sont couchées, elles se sont mises à ruminer.

Le soir arrive. La fille rentre avec ses chèvres, qu'elles n'avaient rien dans le ventre. Le père demande aux chèvres :

— Vous avez bien mangé ou non ?

Les chèvres lui répondent :

— Nous n'avons rien dans le ventre et pas de lait dans les *paupières* (8).

Le père furieux prend la fille et la met dans le puits.

Alors, le lendemain, il commande à la plus jeune, qu'elle s'appelait Louise, d'aller garder les chèvres.

— Et tâche de les faire bien manger, ou tu iras avec ta sœur dans le puits.

La pauvre fille part *avé* les chèvres et les amène au même endroit. Le soir arrive; elle rentre *avé* les chèvres. Son père de nouveau demande aux chèvres :

— Vous avez bien mangé ?

Elles lui répondent :

— Nous n'avons rien dans le ventre et pas de lait dans les *paupières*.

Le père prend la fille et la met dans le puits *avé* sa sœur. Le chat dit à son patron :

— Si vous voulez, patron, moi j'irai garder les chèvres et je vous assure que je vous les amènerai *avé* un plein ventre !

Mais il dit au patron qu'il fallait qu'il sorte du puits les deux filles. Le père sort les deux filles du puits. Le lendemain arrive et le chat prend les chèvres avec une flûte qu'il s'est procurée. En passant dans le village, pour aller garder les chèvres, il avait une grosse canne et il se mettait à jouer de la flûte.

Il s'en va loin, tout près d'un bois. Alors il aperçoit un grand jardin qu'il y avait beaucoup de choux. Il te met les chèvres dans le jardin. Et ces chèvres, qu'elles avaient faim, elles se mettent à manger les choux.

Tout d'un coup, il sort un ours. L'ours dit au chat :

— Tu veux les sortir les chèvres ou j'y vais ?

Le chat lui répond :

— Viens, viens, je t'arracherai l'œil !

L'ours arrive furieux avec un gros bâton. Le chat d'un bond saute sur l'ours et lui arrache un œil. L'ours s'en va en grognant dans sa cabane.

---

(8) Mamelles.

Le chat part, rentre avec ses chèvres. Le patron dit aux chèvres :

— Chèvres, vous avez bien mangé ou non ?

Les chèvres lui répondent :

— Oui, patron, nous avons bien mangé et nous avons beaucoup de lait dans les *paupières* et les crottins à pleins paniers !

Et le patron demande au chat ce qu'il voulait pour souper. Il lui fait rôtir un poulet. Le lendemain, le chat repart garder les chèvres. Il les amène au même endroit. Dans le jardin, l'ours les aperçoit. Il lui crie de nouveau :

— Tu veux les sortir les chèvres ou j'y vais ?

Il se lance vers le chat. Le chat fait demi-tour et se lance sur l'ours et lui arrache l'autre œil. Il a fallu que l'ours se couche dans le jardin et il est mort. Le chat repart *avé* ses chèvres.

Le patron demande aux chèvres, de nouveau :

— Chèvres, vous avez bien mangé ou non ?

Les chèvres lui répondent :

— Oui, patron, nous avons bien mangé et nous avons beaucoup de lait dans les *paupières* et les crottins à pleins paniers !

Le patron dit au chat :

— Qu'est-ce que tu veux pour souper ?

— Un veau rôti.

Alors le chat dit au patron :

— Il faut que vous veniez avec moi, voir où je vais garder les chèvres.

Le patron arrive au jardin où le chat faisait manger les chèvres. Il voit les choux mangés et l'ours mort sur les choux. Le patron prend le chat, il l'embrasse et il lui dit :

— Tu seras toujours le berger des chèvres !

*Et tric trac,*

*Moun counté es acabat !*

(Conté en septembre 1953 par Albert Ormière, 66 ans, garde-parc, Pamiers, qui a entendu le conte, dans sa jeunesse, à Arvigna, canton de Pamiers.)

Charles JOISTEN.

---

---

Gérant : M. NOGUÉ

LES IMPRIMERIES MARTEL - GAMBACOURT